



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 49 (1950), p. 9-22

Émile Chassinat

Deux formules pharmaceutiques coptes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724711547	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène
9782724711363	<i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>	

DEUX FORMULES PHARMACEUTIQUES COPTES

PAR


ÉMILE CHASSINAT.

Ces formules ont été déjà publiées, en 1919, par M. H. Munier⁽¹⁾. J'en ignore la provenance, qui n'a pas été indiquée par leur premier éditeur. Elles sont écrites sur une bande de papier longue de 215 mill. et haute de 57 mill., portant sur une de ses faces trois lignes d'écriture arabe ancienne.


Certains passages du texte m'ont paru devoir être soumis à un nouvel examen, la plupart des identifications proposées pour les drogues, — presque toutes désignées par leur nom arabe, — étant à mon avis erronées.

Pour modeste que soit leur présentation matérielle, les documents de cette nature ne méritent pas moins de retenir l'attention. Outre l'intérêt qui s'attache à eux en raison de l'apport qu'ils fournissent à l'histoire de la thérapeutique ancienne, leur utilité n'est pas moindre pour la connaissance de la prononciation du copte, durant la période du déclin qui s'étend de la conquête de l'Égypte par les Arabes jusqu'au moment où la langue indigène cessa d'être parlée, faisant définitivement place à celle des nouveaux maîtres du pays. Ces considérations motivent suffisamment à elles seules la nouvelle étude que je présente de ceux-ci.

⁽¹⁾ *Annales du Service des Antiquités*, t. XVIII, p. 284-286.

La destination médicale des préparations formulées n'est pas mentionnée, et la nature des substances dont elles sont composées ne peut donner une idée suffisamment précise de l'usage qui en était fait. La première est une sorte d'onguent à la myrrhe analogue à certaines huiles médicamenteuses de la vieille pharmacopée égyptienne, les  (1), lesquelles correspondent à ce que les Grecs appelaient *ἄλειφα, μύρον* ou *έλαιον*, et que les Arabes réunissent sous le nom de *دهن*. Je ne connais rien qui soit comparable à la seconde, en tête de laquelle figure le bois de saule calciné. Je noterai seulement que Dioscoride recommande l'emploi de celui-ci, pétri avec du vinaigre, pour le traitement des callosités et des clous (2). Trois des substances qui participent à sa composition et constituent évidemment les éléments les plus actifs du médicament, puisqu'elles sont citées en premier lieu, peuvent toutefois laisser supposer qu'il s'agit d'un caustique escharotique destiné à détruire des cancroïdes ou de petites tumeurs. Le charbon de bois a surtout des propriétés antiputrides et est, par conséquent, un antiseptique. Il figure dans le caustique carbo-sulfurique du *codex* moderne, mélange en parties égales de charbon et d'acide sulfurique employé pour le traitement des chancres indurés et phagédéniques. La soude, dont les qualités de causticité sont semblables à celles de la potasse, et le sulfate de cuivre qui lui est adjoint exercent l'un et l'autre une forte action irritante et désorganisatrice sur les tissus organiques. On s'en sert pour traiter certains ulcères ou chancres bourgeonnants et les plaies indolentes. Les anciens connaissaient leurs effets. Il semble qu'ils aient même exagéré quelque peu ceux du charbon. Pline, voulant illustrer par un exemple typique la vieille maxime *similia similibus curantur*, affirme que la maladie appelée charbon (*carbo*) est guérie par l'application de charbon de chêne broyé dans du miel (3).

Je me garderai de tirer des conclusions de ces quelques remarques, car elles concernent un sujet que seul un praticien de l'art médical peut traiter avec toute la compétence nécessaire.

(1) É. CHASSINAT, Le mot  dans les textes médicaux, ap. *Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de J.-F. Champollion*, p. 455 et suiv.

(2) *De mat. med.*, I, 135.

(3) *Hist. nat.*, XXXVI, 69. Le nom d'*ἀνθραξ*, *carbo*, était alors donné à des affections diverses se manifestant par l'apparition de pustules et non point seulement au charbon proprement dit.

<https://www.ifao.egnet.net>

l'article J, toujours conservé dans les transcriptions des mots arabes, et précédé de la particule formative copte N du complément déterminatif.

Lignes 2-3 [2]. — ΛΑ ΛΑΚΕΜ ΛΑΚΕΜ. La reduplication du mot ΛΑΚΕΜ «fragment, petit morceau», a pour effet d'aggraver le sens de ce substantif. La Myrrhe doit être réduite en très menus fragments, cf. ΕΙΡΕ ΝΑΙΩΑΥΑ ΑΙΩΑΥΑ⁽¹⁾.

La forme verbale ΛΑ, que M. Munier semble considérer comme irrégulièrement employée pour ΛΑΑ, est normale : ΝΝΡΟ ΤΗΡΟΥ ΝΤΑΠΧΟΕΙC ΟΥΟΨΟΥ ΑΥΑΛΥ ΝΛΑΚΕΜ ΛΑΚΕΜ⁽²⁾. Elle se rencontre fréquemment, de même que ΤΑΑ à côté de ΤΑΑΑ, dans les textes médicaux et alchimiques.

Ligne 4 [3]. — ΕΥΚΑΛΛΑΖΤ. M. Munier a identifié exactement ΚΑΛΛΑΖΤ à ΣΑΛΛΑΖΤ; mais ΕΥΚΑΛΛΑΖΤ ne peut être rendu par «sur une marmite», comme il l'a fait, mais par «dans une marmite». De nombreux exemples de ΕΥ en cet emploi figurent dans les textes techniques de même nature.

Ligne 5 [4]. — ΖΑ ΠΕCΑΙΤ. Ce membre de phrase est un peu embarrassant. M. Munier a décomposé ΠΕCΑΙΤ en ΠΕ + CΑΙΤ et proposé de voir en CΑΙΤ un dérivé de CΑΥΤΕ, «préparer», et un doublet de CΟΥΤΕ, Π, «préparation». La coupure des mots doit, je crois, être faite différemment : ΠΕC (pron. poss. de la 3^e pers. du fém. se rapportant à ΚΑΛΛΑΖΤ) + ΑΙΤ. Ce dernier mot est nouveau, à ma connaissance; mais le sens en paraît facile à définir. Il se rattache au verbe ΑΙ, «porter, supporter, soulever, soutenir», et désigne le support sur lequel reposait le pot contenant la myrrhe, au-dessus du foyer.

Ligne 7 [5]. — ΑCΑΙΡΙΧ est, M. Munier l'a parfaitement reconnu, le nom arabe de l'huile de sésame, السیرج⁽³⁾, qui se rencontre aussi, dans le manuscrit copte Rylands n° 110, sous l'orthographe ΑΨΑΕΡΙC, الشیرج⁽⁴⁾. Les deux formes arabes sont régulières⁽⁵⁾ et il n'y a pas lieu de considérer

⁽¹⁾ W. SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch*, p. 132.

⁽²⁾ ZOËGA, *Catal. cod. copt.*, p. 233.

⁽³⁾ I. LÖW (*Aramäische Pflanzennamen*, p. 377) signale, d'après Wetzstein (*Zeitschr. der Deutsch. Morg. Gesell.*, t. XI, p. 517), l'équivalence «sirég - Aprikosenöl» qui résulte évidemment d'une confusion.

⁽⁴⁾ W. E. CRUM, *Catal. of the coptic manuscripts*

in the collect. of the J. Rylands library, p. 60.

⁽⁵⁾ On trouve également شیرج, سیرج, KAZIMIRSKI, *Dictionn. arabe-français*, t. I, p. 1212, ainsi que شیرج, P. GUIGUES, *Le livre de l'art du traitement de Najm ad-Dyn Mahmoud*, p. 15*. Le mot שרליג, cité par Kaleb Afendopolo et rapproché, avec hésitation, de شیرج par I. Löw (*loc. cit.*), provient plus probablement du ture شرلان.

la première comme appartenant au seul langage vulgaire, ainsi que l'a fait M. Guigues⁽¹⁾. 'Abd ar-razzāq et quelques auteurs plus anciens lui préfèrent la seconde⁽²⁾.

Ibn al-Baītār cite l'huile de sésame sous le nom de دهني لال, précisant qu'il s'agit de l'huile de sésame décortiqué⁽³⁾. Il n'est question du سيرج dans aucun chapitre de son ouvrage. Une note attribuée à ce même auteur et qui figure dans la traduction arabe de Dioscoride dit, à propos du Sésame⁽⁴⁾ (سمسم), que «c'est le *ḍjuldjulan* (الْجُلْجُلَان). Son huile est l'huile de *hall* (الْحَلَّ). C'est le *siridj* (السِيرَج) et le *salit* (السَلِيْط) chez les habitants du Hedjaz et du Yémen»⁽⁵⁾. 'Abd ar-razzāq dénomme à la fois l'huile de sésame دهني لال et دهني الشيرج⁽⁶⁾. *Siridj* désigne, en fait, plus proprement le Sésame ; et c'est par extension que ce nom a été donné à l'huile qui en est extraite ; aussi est-il précédé le plus souvent de دهني dans les textes médicaux, pour plus de précision.

جلجلان se rapporte de même à la graine du sésame. Citant Abū Hanīfa, Ibn al-Baītār écrit que le *ḍjuldjulan* est le sésame et que son huile est appelée *salit* par les Arabes⁽⁷⁾. Les deux termes semblent appartenir à un dialecte yéménite ou abyssin⁽⁸⁾. L'un et l'autre sont inusités en Égypte ; le premier est employé couramment au Maghreb⁽⁹⁾. Il se retrouve dans le grec médiéval τζουτζουλένην⁽¹⁰⁾, l'espagnol *aljonjoli* et notre mot «jugeoline». Le nom de *ḍjuldjulan* a été également donné, en raison de la ressemblance de leurs graines avec celles du Sésame, à d'autres plantes d'espèces fort différentes : le *ḍj. abyssin*, Pavot noir, et le *ḍj. égyptien*, *جلجلان مَضْرِي*⁽¹¹⁾, le lotus (λωτός) égyptien de Dioscoride⁽¹²⁾ (*Nymphæa lotus* L.), ou Lis à graines

⁽¹⁾ *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 104, n° 466.

⁽²⁾ L. LECLERC, *Kachef er-roumoûz d'Abd er-razzāq*, p. 323, n° 818.

⁽³⁾ L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Bēihār*, t. II, p. 131, n° 162.

⁽⁴⁾ *De mat. med.*, II, 21.

⁽⁵⁾ L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 284, note du n° 1218.

⁽⁶⁾ L. LECLERC, *Kachef*, p. 323, n° 818.

⁽⁷⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 362, n° 499.

⁽⁸⁾ La plante est abondante dans l'Arabie heureuse et l'Abyssinie, d'où elle est peut-être originaire.

⁽⁹⁾ L. LECLERC, *Kachef*, p. 323, n° 818, note.



⁽¹⁰⁾ B. LANGKAVEL, *Botanik der späteren Griechen*, 61.

⁽¹¹⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 362, n° 500 ; *Kachef*, p. 94, n° 228.

⁽¹²⁾ Id., *Traité des simples*, p. 362, n° 501.

⁽¹³⁾ *De mat. med.*, IV, 112.

de pavot ⁽¹⁾, dont parlent Hérodote ⁽²⁾ et Théophraste ⁽³⁾, et avec les graines duquel les Égyptiens fabriquaient une sorte de pain.

Le Sésame est appelé généralement  en Égypte. Son nom se rencontre déjà dans les textes hiéroglyphiques : . Il est diversement orthographié en copte. La plupart de ses formes : CMCIM, CMCIM, CMCIM ⁽⁴⁾, CEMCHM ⁽⁵⁾, comme le grec récent σέμεσεν ⁽⁶⁾, dérivent de l'arabe ; d'autres : CACIMHN ⁽⁷⁾, CACAMHN ⁽⁸⁾, CACAMOC ⁽⁹⁾, sont des altérations du grec σησάμη (plante), σήσαμος, σήσαμον (graine).

Lignes 7-8 [6]. — ΕΚΟΥ ΚΑΛΑΣΤ. Le premier éditeur de ce texte a joint à ACCIPIX un ε qui ne lui appartient certainement pas. Il n'est pas représenté dans l'arabe en l'une ou l'autre de ses formes (cf. ΛΩΩΡΙΩ). Il a été ainsi conduit à forcer le sens de ce qui suit et à en donner une interprétation inexacte : ΝΓ † ΠΑCIPIXE Κ ΟΥΚΑΛΑΣΤ « mets de l'huile de sésame pour compléter (?) la marmite ». ΕΚΟΥ se rapporte évidemment à ΚΑΛΑΣΤ, mais ce mot étant introduit par l'article indéfini ΟΥ ne peut être rendu par « la marmite ». La phrase doit être coupée et traduite différemment : ΝΓ † ΠΑCIPIX ΕΚΟΥ ΚΑΛΑΣΤ, « mets l'huile de sésame dans (ε) une autre (ΚΟΥ) marmite ». ΚΟΥ est pour ΚΕΟΥΛ. Nous verrons plus loin que cette huile était ajoutée à la myrrhe que l'on avait préalablement fait fondre dans un premier pot. La physionomie de la partie initiale de l'opération, telle qu'elle a été d'abord comprise, se trouve ainsi profondément modifiée.

Ligne 12 [7]. — ΚΑΤΑ, κατά.

Ligne 14 [8]. — ΝΙ ΟΥΚΟΥΙ serait pour ΝΟΥΚΟΥΙ, selon M. Munier : ΝΙΟΥΚΟΥΙ [N] ΣΕΡΩ4 « avec une petite baguette ». Cette baguette aurait servi

⁽¹⁾ Son fruit affecte la forme de la capsule du pavot. Théophraste le désigne sous le nom de κωδία, qui est celui du fruit du pavot et compare ses graines au millet (*Hist. plant.*, IV, 10), comme le font encore les paysans du Delta, qui l'appellent دخن البشني « millet de lotus ». Delile a publié une étude très documentée sur cette plante dans la *Description de l'Égypte*, t. XIX, p. 418 et suiv. Voir aussi à son sujet l'article de Savigny dans la *Décade égyptienne*,

t. I, p. 69.

⁽²⁾ II, 92.

⁽³⁾ *Loc. cit.*

⁽⁴⁾ W. E. CRUM, *Coptic dictionary*, p. 340.

⁽⁵⁾ *Scala* n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 5.

⁽⁶⁾ B. LANGKAVEL, *op. cit.*, 61.

⁽⁷⁾ *Scala* n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 5.

⁽⁸⁾ A. KIRCHER, *Ling. aegypt. restit.*, p. 197.

⁽⁹⁾ *Scala* n° 43, fol. 59, r°, l. 4.

à mettre le feu dessous le récipient contenant le mélange de myrrhe et d'huile. En réalité, N1 est la forme fayoumique du verbe GINE S. , INI B. , «amener, mener, conduire, introduire, faire entrer». La suite du texte le confirme.

Ligne 15 [9]. — APINTE . Ce mot paraît ici pour la première fois. Je n'ai pas réussi à en pénétrer le sens. C'est en tout cas une épithète concernant SERWQ , qui définit probablement une des caractéristiques (forme ou matière) de la baguette dont on se servait pour remuer la myrrhe fondue et l'huile de sésame, afin d'en assurer la liaison (TWZ), comme il est indiqué plus loin. On utilisait généralement un instrument de bois pour cette opération, le contact d'un objet de métal (cuivre ou fer) risquant d'altérer la pureté de la préparation. Il semble même que le bois employé devait être, suivant les circonstances, d'une espèce particulière. C'est du moins ce qui paraît ressortir de la prescription contenue dans une recette relative à la confection d'un onguent sacré : $\text{I I }^{\circ} \text{ T K E I E = I I I }^{\circ} \text{ T}$ ⁽¹⁾. «On la mélange au moyen d'un bâton de bois de jujubier.»

Ligne 16 [10]. — KIOE est suivant M. Munier pour KITE «drachme» (il serait plus exact de dire « $\frac{1}{2}$ statère» ou «didrachme»). La forme KIOE pour KITE est anormale. Il n'y a au reste, dans cette partie du texte, absolument rien qui nécessite la mention d'un poids, et il est clair que $\text{ZI TKIOE MPTABC KAAAT}$ doit être interprété autrement que «pour une drachme de marmite». ZABC KAAAT signifie «couvercle de marmite». Ce n'est évidemment pas une matière susceptible d'être dosée et surtout ajoutée à la myrrhe et à l'huile de sésame composant la préparation. D'autre part, KIOE est précédé de l'article défini et non de l'article indéfini OY «un».

Par deux fois le K a été substitué à C dans cette formule : KAAAT pour CAAAT (l. 4 et 16). Nous avons ici un autre exemple de cet échange. KIOE représente une forme telle que GITZE , le O étant ordinairement une lettre double (TZ) en copte. Il s'agit du mot CATZE S. «trou» ⁽²⁾. La phrase suivante, empruntée à un recueil de formules d'alchimie conservé à la Bodléienne d'Oxford (Pa 1, l. 3-5), vient à l'appui de ma façon de voir. Il y

⁽¹⁾ *Le Temple d'Edfou*, t. II, p. 215. — ⁽²⁾ Cf. W. E. CRUM, *Coptic dictionary*, p. 834.

est question d'un appareil à digestion dont le couvercle était percé d'un trou ⁽¹⁾ :
 ΤΑΛΛΥ ΕΥΤΟΕΙC ΕCΚΑΡΕΖ ΜΑΡC ΟΥΚΑΠ ΚΑΛC ΕCΑΩΕ ΕΞΡΑΙ ΖΗ ΟΥΚΑ-
 ΡΑΕΙΕ ΕΨΖΟΒC ΕΨΘΘ « mets-le ⁽²⁾ dans un linge propre (فَرَّاح), lie-le ⁽³⁾
 avec une cordelette et suspends-le dans une cucurbite (قَرْعَة) couverte et
 percée ». Le sens de ΝΙ ΟΥΚΟΥΓΙ [Ν]ΘΕΡΩΥ ΖΙ ΤΚΙΘΕ ΜΠΖΑΒC ΚΑΛΛΑΖΤ
 « introduis un petit bâton par le trou du couvercle de la marmite »
 s'affirme ainsi avec clarté. De même que le chapiteau de la cucurbite employée
 par l'alchimiste était perforé afin de laisser passer la cordelette à laquelle
 était fixé le paquet de matières soumises à l'opération, la marmite où étaient
 réunies la myrrhe et l'huile de sésame était pourvue d'un couvercle troué
 afin que l'on pût introduire par cette ouverture la baguette avec laquelle on
 remuait celles-ci pour les mélanger (τωζ) de façon convenable.

Lignes 18-19 [11]. — ΑΡΟ[ΟΥ]. M. Munier a restitué ce mot en partie
 mutilé comme suit : ΑΡΟΟΥΕ, τριβολος ⁽⁴⁾. Je pense qu'il s'agit d'une forme
 dialectale du pronom de la 3^e personne du pluriel ΕΡΟΟΥ. L'enchaînement
 logique des diverses parties de la formule me paraît le montrer clairement.
 Le préparateur fait successivement fondre de la myrrhe et chauffer de l'huile
 de sésame, puis verse l'huile sur la myrrhe et introduit un petit bâton par le
 trou réservé dans le couvercle du pot où elles sont réunies et s'en sert pour
 les mélanger, τωζ ΑΡΟ[ΟΥ]. Ce qui vient ensuite est malheureusement en
 trop mauvais état pour être reconstitué exactement. Il semble pourtant qu'il
 s'y trouvait une indication destinée à guider l'opérateur et à lui permettre de
 constater, par certains indices, que la préparation avait atteint son point
 d'achèvement : ΝΓ ΤΩΖ ΑΡΟ[ΟΥ] ΨΑΝΤΕΚ Ν[ΛΥ ΤΘΕ]ΡΩΥ ΕCΡΑΙ [.....]
 « Mélange-les (la myrrhe et l'huile) jusqu'à ce que tu [voies le bâ]ton
 [. . . .] ». Si l'on avait ajouté des tribules aux autres ingrédients, on n'aurait
 pas employé le verbe τωζ « mélanger », mais la tournure de phrase habi-
 tuelle en pareil cas : ΝΓ † ΑΡΟΟΥΕ ΕΧΩΟΥ « ajoute-leur des tribules ».

⁽¹⁾ Pour cet appareil, cf. É. CHASSINAT, *Un*

papyrus médical copte, p. 219 et suiv.

⁽²⁾ C'est-à-dire la matière à traiter.

⁽³⁾ Le pronom c se rapporte à ΤΟΕΙC(Τ).

⁽⁴⁾ Pour cette plante, cf. DIOSCORIDE, *De mat.*

med., IV, 15. Elle est appelée حشك par les Arabes (L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Beithâr*, t. I, p. 437, n° 670). C'est notre *Tribulus terrestris* L.

II

† ΠΩΕ ΠΑССΑϢΑϢ ΡΟΚϢ⁽¹⁾ ΩΑΝΤΕϢ ΕΡΑΤΚΕΡΜΕC ΝΓ † ΠΚΛΛΕ
Ε²ΧΩϢ ΜΗΝCΩC ΤΑϢ ΕΤΑϢ ΕΤΑССΑΛΛΕ ΝΓ † ΟΥΚΟΥΙ ΜΜΟΥ
† ΕΧΩϢ † ΝΓ ΜΕΡΟϢ ΝΓ † ΑΝΚΕΜ ΕΡΟϢ ΜΗ ΟΥΚΟΥΙ ΠΑССΑΠΡΕ
ΜΗ ΕΒΙΩ † ΜΗ ΤΑΛΛΑϢC ΜΗ ΠΜΟΥ ΜΠΧΙΕΙΡΕ ΛϢΧΩΚ.

† Du bois de saule [1], brûle-le sans le réduire en cendre⁽²⁾; ajoute-lui de la soude [2]; † ensuite, laisse durcir [3]; mets un peu d'eau † dessus; † lie (?) [4]; ajoute du sulfate de cuivre [5], un peu de plante *şafra* [6], du miel, † des jujubes sauvages acerbes [7] et du suc de caroube. C'est fini.

Ligne 1 [1]. — ΑССΑϢΑϢ. M. Munier a rapproché ce mot de ΑССΑϢ, qui figure au début de la première formule, et suppose que l'un et l'autre de ces termes reproduisent le nom arabe du Câprier, *الأصاف*. En réalité, ils n'ont point le moindre rapport avec celui-ci.

ΑССΑϢΑϢ est le nom vulgaire du Saule, *الصنصان* et désigne le *Salix babylonica* L., appelé *صنصان بلادى* en Égypte⁽³⁾. Ce nom caractéristique est resté attaché à une espèce particulière de Saule, le *Salix safsaf* Forsk., dit *صنصان رومى* dans le même pays⁽⁴⁾ et dont les chatons mâles servent à préparer des infusions fébrifuges en Orient.

Ligne 1 [2]. — ΚΛΛΕ n'a pas été défini par le premier éditeur de ce texte. Il constate seulement qu'un mot semblable a été rapproché avec hésitation de قلعة «citadelle» par M. Crum⁽⁵⁾. Le ΚΛΛΕ des manuscrits Rylands, où il se rencontre à deux reprises⁽⁶⁾, est évidemment différent du ΚΛΛΕ de notre texte. M. Crum, qui fait figurer celui-ci dans son excellent dictionnaire, le considère comme copte, mais en déclare le sens inconnu⁽⁷⁾. Je présume qu'il

⁽¹⁾ Lire ΡΟΚϢ.

⁽²⁾ Litt : «jusqu'à ce qu'il devienne sans cendre»; c'est-à-dire que le bois devait être réduit seulement à l'état de charbon et non en cendre.

⁽³⁾ Cf. R. MUSCHLER, *Manual flora of Egypt*, t. I, p. 242.

Bulletin, t. XLIX.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, t. I, p. 243.

⁽⁵⁾ *Catal. of the coptic manuscripts in the coll. of the Rylands library*, 142.

⁽⁶⁾ Pour le second exemple, voir *op. cit.*, p. 175.

⁽⁷⁾ *Coptic dictionary*, p. 102.

est plutôt arabe, bien qu'il ne soit pas précédé de l'article ⲁⲓ, ⲁⲗ, comme de coutume. Mais le cas se reproduit plus loin, l. 5, pour ⲧⲁⲗⲗⲁⲓⲛ. D'autre part, il ne peut être question que d'une matière organique, végétale ou minérale. Si mon opinion est fondée, il n'y a guère que قَلِي «soude» ou, plus précisément, la cendre des plantes appelées حَمَض «Salsugineuses»⁽¹⁾, qui réponde le mieux au terme en question. On trouve dans le recueil de recettes d'alchimie du papyrus Pa. 2 de la Bodléienne et dans un autre qui m'appartient, la mention du ⲑⲙⲟⲩ ⲛⲁⲗⲕⲓⲗⲓ (l. 27), ⲑⲙⲟⲩ ⲛⲁⲗⲕⲉⲗⲓ (l. 33) ⲑⲙⲟⲩ ⲛⲁⲗⲕⲩⲗⲉⲓ «Sel de soude»⁽²⁾. La vocalisation du mot est diverse : ⲕⲓⲗⲓ, ⲕⲉⲗⲓ, ⲕⲩⲗⲉⲓ et, peut-être, ⲕⲉⲣⲉ⁽³⁾, de même qu'elle l'est dans la forme originelle : قَلِي⁽⁴⁾, قَلِي⁽⁵⁾, قَلِي⁽⁶⁾. La seule objection opposable au rapprochement ⲕⲁⲗⲉ-قَلِي est que, dans les textes de cette nature, le ⲉ correspond à ⲓ, ⲁ, ⲓ et ⲉ⁽⁷⁾, alors que ⲓ est exprimé par ⲛ ou ⲓ. Pourtant, ⲕⲉⲣⲉ du papyrus médical de l'Institut français du Caire semble faire exception, comme j'ai tenté de l'établir. Mais si cet exemple demeure en somme un peu incertain, il en est un autre qui démontre formellement que ⲓ, dans quelques cas, était rendu par ⲉ. La conjonction حَتَّى, qui se prononce *hattā*⁽⁸⁾, est transcrite ⲑⲁⲑⲉⲉ⁽⁹⁾. Le ⲓ est ici un *i* de prolongation, et la diphthongue ⲓⲁ se résoud en un *ā* long ou en *e*, ce qui nous ramène à la forme قَلِي, *qalāi*, *qalā*, *qale*, donnée en variante de قَلِي, قَلِي. Il ne faut pas oublier non plus que ces sortes de transcriptions sont loin d'être assujéties aux règles d'un système rigoureusement établi. Elles se ressentent parfois de la prononciation personnelle de l'écrivain, variable d'une région à l'autre de l'Égypte, de même qu'aujourd'hui, dans le langage vulgaire, et aussi de celle du copte à l'époque où se situent

⁽¹⁾ L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Beithār*, t. III, p. 107, n° 1828. Parmi ces plantes figurent le *Salsola galy* L. et la *Salicornia herbacea* L.

⁽²⁾ Ibn al-Baīfār nomme aussi la soude شَبَّ الْقَلِي «alun de *galy*» (L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 321, n° 1280); 'Abd ar-Razzaq, ملح القلي «sel de soude» et شَبَّ اَرْمَاس «alun *ārmās*» (L. LECLERC, *Kachef*, p. 25, n° 35). Le sens de *ārmās* est inconnu.

⁽³⁾ É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*,

p. 312.

⁽⁴⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. III, p. 107, n° 1828.

⁽⁵⁾ KAZIMIRSKI, *Dictionn. arabe-français*, t. II, p. 808.

⁽⁶⁾ P. GUIGUES, *Le livre de l'art du traitement*, p. 63*.

⁽⁷⁾ É. CHASSINAT, *op. cit.*, 47.

⁽⁸⁾ W. SPITTA bey, *Grammatik der arabischen vulgärdialectes von Ägypten*, p. 185, 6.

⁽⁹⁾ W. H. WORRELL, *Coptic sounds*, p. 135.

les documents, cette langue s'étant progressivement altérée durant la période qui a précédé son remplacement total par l'arabe et son passage à l'état de langue exclusivement liturgique.

Ligne 3 [3]. — $\alpha\sigma\sigma\alpha\lambda\lambda\alpha\epsilon$ a été rapproché de $\alpha\sigma\sigma$, «raffermir, être ferme, dur», et de $\alpha\sigma\sigma\alpha$ «fermeté, dureté». Cela paraît être exact, du moins quant au sens général, mais approximatif en ce qui concerne les formes arabes comparées. L'une ne comprend pas la désinence transcrite par $\alpha\epsilon$; dans l'autre, le σ n'est pas surmonté du *teshdid*, dont la présence est marquée par le redoublement de la lettre c dans la graphie copte.

La recommandation de laisser durcir est intéressante. Elle implique que l'on employait, pour la préparation, de la lessive de cendres chargée de sel solubles de soude. On attendait que le mélange fait avec celle-ci et la cendre de bois de saule fût solidifié, avant de continuer l'opération. Parlant de l'«alun» (شب) retiré des cendres de la plante $\alpha\sigma\sigma\alpha$ ⁽¹⁾, appelé aussi $\alpha\sigma\sigma$ ⁽²⁾, 'Abd ar-Razzāq dit que, clarifié, il donne le $\alpha\sigma\sigma$ «sel de soude humide» ⁽³⁾. C'est évidemment cette substance que l'auteur de la recette nomme $\alpha\lambda\lambda\alpha\epsilon$.

Ligne 4 [4]. — $\mu\epsilon\rho\sigma\alpha$. M. Munier déclare ce mot inconnu; il traduit néanmoins $\mu\epsilon\rho\sigma\alpha$ par «lie-le». Il est possible en effet qu'il s'agisse du verbe «lier», $\mu\sigma\gamma\rho$, $\mu\epsilon\rho\mu\alpha\rho$, cf. le fayoumique $\mu\alpha\rho\epsilon\alpha$, $\mu\alpha\rho\alpha\alpha$ ⁽⁴⁾; mais il serait pris alors au sens particulier de notre expression «lier» empruntée au langage culinaire : «lier une sauce». L'explication me semble un peu forcée. D'autres exemples plus explicites seraient nécessaires pour confirmer son bien-fondé.

Ligne 4 [5]. — $\alpha\eta\kappa\alpha\mu$, inconnu de M. Munier, est pour $\alpha\eta\kappa\alpha\mu$ $\alpha\eta\kappa\alpha\mu$ ⁽⁵⁾, var. $\alpha\eta\eta\kappa\alpha\mu$ ⁽⁶⁾, nom de la $\mu\epsilon\lambda\alpha\nu\tau\eta\rho\iota\alpha$ des Grecs ⁽⁷⁾, qui correspond à notre sulfate de cuivre ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Une des plantes $\alpha\sigma\sigma$ citées plus haut.

⁽²⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 321, n° 1280.

⁽³⁾ L. LECLERC, *Kachef*, p. 25, n° 35.

⁽⁴⁾ W. E. CRUM, *Coptic dictionary*, p. 181.

⁽⁵⁾ A. KIRCHER, *Ling. aegypt. restitut.*, p. 205.

É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 131 et 233.

⁽⁶⁾ É. CHASSINAT, *op. cit.*, p. 187 et 233.

⁽⁷⁾ DIOSCORIDE, *De mat. med.*, V, 117.

⁽⁸⁾ Voir à ce sujet É. CHASSINAT, *op. cit.*, p. 127.

Ligne 4 [6]. — $\lambda\kappa\kappa\alpha\pi\rho\epsilon$ a été comparé par M. Munier à أصابع, nom d'une substance qu'il ne définit pas, mais dont, selon lui, il existait une espèce appelée أصابع فرعون⁽¹⁾, commune en Égypte, et à الصبر « myrrhe ».

Le rapport entre les mots arabes et leur supposé représentant copte est absolument nul. D'ailleurs, أصابع, pluriel de أصبع « doigt », n'est jamais employé comme nom de drogue, à moins qu'il ne soit accompagné d'un qualificatif qui en détermine le sens figuré : اصابع العذارى « doigts des vierges », espèce de raisin⁽²⁾; اصابع الغنيات « doigts de jeunes filles »⁽³⁾, Basilic; اصابع صفر « doigts jaunes »⁽⁴⁾, Curcuma,⁽⁵⁾ اصابع هرمس « doigts d'Hermès »⁽⁶⁾, $\epsilon\rho\mu\omicron\delta\acute{\alpha}\kappa\tau\upsilon\lambda\omicron\varsigma$,⁽⁷⁾ fleur de Colchique, autrement dit شنبليد⁽⁸⁾; la plante s'appelle شورنجان⁽⁹⁾.

Dans le même ordre d'idées, les noms d'autres parties du corps de l'homme et des animaux : لسان « langue », أُذن « oreille », عين « œil », etc., entrent pareillement dans la composition de ces expressions pittoresques. Beaucoup sont de simples traductions du grec, dont le vocabulaire botanique est riche en appellations de cette nature; d'autres, conçues sur le même type, et plus abondantes encore, sont nées de l'imagination orientale. L'ensemble constitue une nomenclature touffue et quelque peu confuse de synonymes parmi lesquels on a parfois de la peine à se reconnaître, les auteurs ne tombant pas toujours entièrement d'accord sur leur application exacte.

⁽¹⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 92, n° 91. C'est, d'après Ibn al-Baitâr, une matière de nature pierreuse et spongieuse de la longueur du doigt indicateur. Dāwūd al-Anṭākī plus précis dit que c'est une pierre allongée, creuse et noueuse comme le roseau, venant du Yémen, du côté de Shahr (شحر) et d'Omān (عُمان). Certaines contiennent une liqueur noire, employée en guise de momie.

Il ajoute que les Égyptiens en font grand commerce (*loc. cit.*, note de Leclerc). Ce paraît être une sorte de coquillage.

⁽²⁾ *Op. cit.*, t. I, p. 92, n° 93.

⁽³⁾ *Op. cit.*, t. I, p. 92, n° 94.

⁽⁴⁾ *Op. cit.*, t. I, p. 91, n° 90. Est appelé aussi

كف مريم « main de Marie » (*op. cit.*, t. III, p. 185, n° 1953), nom donné également à d'autres plantes : la quintefeuille (*Potentilla reptans* L.), le *Vitex agnus castus* L. et à la Rose de Jéricho (*Anastatica hierichontina* L.).

⁽⁵⁾ كركم. La synonymie est signalée par 'Abd ar-Razzāq (L. LECLERC, *Kachef*, p. 24, n° 32); Ibn al-Baitâr (*Traité des simples*, t. III, p. 167, n° 1917), n'en parle pas.

⁽⁶⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 92, n° 92 et t. II, p. 304, note du n° 1249.

⁽⁷⁾ PAUL D'ÉGINE, VII, 3.

⁽⁸⁾ L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 346, n° 1345.

⁽⁹⁾ *Op. cit.*, t. II, p. 302, n° 1249 et la note, p. 304.

Pour ce qui concerne الصَّيْبَر, *aṣṣabir*, deux raisons majeures s'opposent à son identification avec ⲁⲥⲥⲁⲡⲣⲉ. Dans l'arabe, le *b* est *maksūr* (بَ), alors que le π est quiescent dans la forme copte, ce qui implique la présence d'un *sukūn* au-dessus du ب (بْ); en outre, le terme arabe n'a pas de *e* final. Celui-ci ne figure pas plus dans la transcription en caractères hébraïques צבר donnée par Assaf⁽¹⁾ et dans l'espagnol «acibar»⁽²⁾, qui reproduit la prononciation altérée et d'origine vulgaire de la même expression. Une preuve plus décisive encore du mal fondé du rapprochement fait par M. Munier est fournie par le papyrus médical de l'Institut français du Caire. صَيْر s'y rencontre à plusieurs reprises, écrit ⲥⲁⲡⲡⲣ⁽³⁾, ⲥⲁⲡⲣ⁽⁴⁾, sans *e* final. Il convient d'ailleurs de remarquer que l'emploi de ce mot au sens de «myrrhe» est plutôt rare. Ce nom, ainsi que celui de مَرَّ, plus habituel, est attribué à cette gomme-résine à cause de son amertume. Il est aussi, et surtout, celui du suc de certaines plantes amères, en particulier de l'Aloès. La distinction est nettement marquée par la présence simultanée de ⲥⲁⲡⲣ (صَيْر, Aloès) et de ⲙⲱⲣ (مَرَّ, myrrhe) dans le même remède⁽⁵⁾.

ⲁⲥⲥⲁⲡⲣⲉ est la transcription de الصَّفْرَاء, nom du fiel⁽⁶⁾ et aussi d'une plante mentionnée par Ibn al-Baītār⁽⁷⁾. Il semble qu'il ne l'ait point vue personnellement. Il en emprunte la description à Abū'l 'Abbās. Elle croît dans les sables, à Iambou et dans les environs. Ses feuilles sont minces et ressemblent à celles de l'*Anchusa*; ses rameaux sont grêles et velus; sa fleur est jaune comme celle de la *Lysimachie* (سراجية). Toute la plante est jaune. Sa décoction est administrée avec succès aux hydropiques; la saveur en est fade et légèrement amère. Ces caractéristiques sont insuffisantes pour identifier le végétal.

La double signification du mot, étant donné la nature du texte, ne permet pas de savoir exactement sous laquelle de ses valeurs il figure ici. Je crois pourtant qu'il est plutôt question de la plante.

⁽¹⁾ I. LÖW, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 295, n° 235.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 156.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 147, 188 et 204.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 147. Le mot مَرَّ paraît à trois

Bulletin, t. XLIX.

reprises dans le papyrus médical, transcrit ⲙⲱⲣ (p. 147 et 157) et ⲁⲁⲙⲱⲣ (p. 323), avec l'article ⲁⲓ.

⁽⁶⁾ KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*, t. I, p. 1347.

⁽⁷⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 374, n° 1400.

Ligne 5 [7]. — $\tau\alpha\lambda\lambda\alpha\bar{\varsigma}$. M. Munier a réuni les deux mots en un seul, $\tau\alpha\lambda\lambda\alpha\bar{\varsigma}$. Il s'agirait, selon lui, de l'arabe العنص « noix de galle ». Cela est impossible, ou il faudrait admettre alors que le scribe a répété devant le mot l'article défini τ qui, en ce cas, figurerait déjà dans la transcription de l'arabe. Dans la même formule, il est vrai, $\kappa\alpha\lambda\epsilon$, que je crois aussi arabe, est précédé de l'article π ; mais celui-ci remplace \aleph , qui n'est pas représenté. Il me semble plus exact de reconnaître en $\tau\alpha\lambda\lambda\alpha\bar{\varsigma}$ l'arabe ضال عيص, « jujube sauvage acerbe ⁽¹⁾ ».

Les auteurs distinguent deux espèces de Jujubier (سدر, *Zizyphus Lotus* LAMK.) : le سدر عبرى *obrī* et le ضال *dāl* ⁽²⁾, ou سدر البستاني ⁽³⁾, *sidr* cultivé, et سدر برى ⁽⁴⁾, *sidr* sauvage. La première est sans épines ⁽⁵⁾; son fruit est le نبيق *nabiq* ⁽⁶⁾, appelé aussi عنباب *onnāb* ⁽⁷⁾. L'autre est pourvue d'aiguillons ⁽⁸⁾ et croît dans les montagnes ⁽⁹⁾; le fruit porte le même nom que l'arbre, ضال *dāl* ⁽¹⁰⁾.

Une troisième recette suivait, composée de huit lignes très courtes dont il ne reste que des débris inutilisables.

Le Vésinet, mai 1944.

É. CHASSINAT.

⁽¹⁾ At-Tabarī, cité par Ibn al-Baīr (L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 239, n° 1165), dit que les qualités des fruits du Jujubier varient suivant leur degré de douceur ou d'acidité.

⁽²⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 288, n° 1165.

⁽³⁾ L. LECLERC, *Kachef*, p. 271, n° 665.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 292, n° 731.

⁽⁵⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 238, n° 1165.

⁽⁶⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 338, n° 1165; *Kachef er-roumoûz*, p. 243, n° 594.

⁽⁷⁾ L. LECLERC, *Kachef*, p. 271, n° 665. Ce

nom est plus particulièrement donné à la Jujube ordinaire produite par le *Rhamnus zizyphus* L. Cf. L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 479, n° 1594; G. GUIGUES, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 66, n° 271.

⁽⁸⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426. Guigues (*op. cit.*, p. 95, n° 427) dit, par erreur sans doute, que le *dāl* n'est pas épineux, en désaccord avec les écrivains arabes.

⁽⁹⁾ L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 388, n° 1426.

⁽¹⁰⁾ *Op. cit.*, t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426.